

GERTY DAMBURY

Le conte tel qu'il peut m'habiter...

Bon, alors, je vais jouer un peu avec le conte, avec le questionnement sur le conte, et me rendre tout à fait odieuse.

Cela fait des années que je dis que je n'aime pas le conte, mais chaque fois que je dis cela, je m'interroge sur cette déclaration.

Je me demande si je suis une aliénée qui rejette une part de sa culture ce joyeux « folklore » des Antilles : le conte, la veillée mortuaire, le rhum, les dominos, le tambour, les chants et les devinettes...

En même temps, je suis comme un enfant lorsque tout cela paraît.

Je hurle de rire, je *yé-krik-yé-krak* bruyamment, je fais les répondeurs, je relance les conteurs, j'adore cela, vraiment !

Je deviens Gerty-la-femme-scandaleuse, comme il existe chez nous une figure de la parole *débiellée* du jeu de Loto quand on crie, en lançant les dés : “Treize, Marie-Thérèse, la femme escandalèz !”

Bref, je saute dans le conte à pieds joints.

Mais si on me demande : écrivez-vous des contes ? Je me sens presque offensée !

En fait, je crois que je suis une... rebelle contradictoire.

Pourquoi ?

Les rebelles qui refusent de se laisser assimiler ont tendance à placer la culture populaire tout en haut de la hiérarchie et le conte en fait partie.

Tout en aimant ces figures de rebelles populaires, je redoute – pour l'avoir quelquefois expérimenté – ceux qui versent dans le national-chauvinisme, voire certaines formes de populisme.

Ceux qui me connaissent savent que je suis arc-boutée dans le refus de tout ce qui pourrait me réduire à n'être **que** guadeloupéenne, antillaise, francophone, négresse, créole, « afropéenne » ou tout autre qualificatif hâtivement élaboré. (On a toujours le rêve de lancer un nouveau concept... Ça permet de laisser son nom à la postérité !)

Donc, j'aime voir et entendre conter – participer à faire vivre un moment de conte, car ces moments m'ont fondé, depuis le temps où mes parents et certains de leurs amis, animaient certaines soirées – assez rares, somme toute – par des contes. Ah oui, ma mère me racontait, puis a raconté à mes enfants, les contes de Zamba et de Compère Lapin),

Cela fait partie de ma culture. Le conte est dans la musette des rebelles de mon pays qui refusent l'assimilation, mais comme je ne veux pas me laisser enfermer là-dedans, tout en étant moi-même plutôt rebelle à l'assimilation, il m'arrive d'être également arc-boutée contre les attributs de la rébellion, du moment où ils me sont présentés comme devant **obligatoirement** faire partie de mon arsenal de vie. Voilà l'explication de cette idée d'être une rebelle contradictoire.

À cela, je voudrais rajouter que puisque je partage plutôt l'avis de Glissant, selon qui « ce que le conte [ainsi] détourne, c'est une propension à se rattacher à une Genèse, c'est l'inflexibilité de la filiation, c'est l'ombre portée des légitimations fondatrices »¹, puisque le conte, par son détour, dit le refus de la racine unique, je désire d'autant moins faire partie de ceux qui en font la marque d'une identité fixe, donnée, établie.

Alors, maintenant, parlons de ce que j'écris et à l'aide de quels outils j'écris.

Mes outils (à part les stylos pilot-V7, pilot GTec-C4 ou le clavier d'un MacBook blanc de préférence), sont mes rythmes intérieurs, ma musicalité personnelle, d'abord construite à l'aide des boléros cubains de mon père et de ses calypsos trinitadiens, des arias de la Callas chantés par ma mère (j'ai perdu mon Eurydice... rien n'égale mon malheur...), de la voix de ma sœur aînée que les voisins venaient écouter chanter, du piano de mon deuxième frère, des percussions de mon troisième frère...

Le conte fait-il partie de ces outils ? Sans doute, mais toujours dans le cadre de ma rébellion généralisée.

Lorsque j'ai écrit *Lettres Indiennes*, c'était pour dire stop à une forme d'ostracisme à l'encontre des indiens à laquelle j'assistais encore dans le lycée du Moule où j'enseignais, à la fin des années 80.

Sans être d'origine indienne (mais peut-être le suis-je car, comme le dit Fructueuse, l'héroïne de *Lettres indiennes*, j'ai "perdu trace de ma lignée"... Certains actes de naissance aboutissent sur des vides béants), sans être indienne, donc, je suis partie à la recherche de ce qui avait peut-être été le quotidien de ces indiens arrivés en Guadeloupe après l'abolition de l'esclavage.

Je suis partie rechercher des traces culturelles en Inde et là, je suis tombée sur ces références aux femmes de l'Inde du Nord qui chantent leur vie en s'adonnant aux travaux des champs.

Cette découverte a donné naissance à une scène dans laquelle Marie, la femme de Merchat, chante sa vie, les saisons et les jours.

Et puis, j'ai écrit, pour *Lettres indiennes*, la légende d'un peuple jeté sur les routes par une déesse furieusement jalouse.

¹ Edouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, Paris, 1996, p. 63

J'aurais dû inscrire en lettres de feu : "Ceci n'est pas un conte !" car dans la mise en scène d'Alain Timar au théâtre des Halles, ma légende qui, dans les didascalies, est accompagnée d'un tambourin léger, a été transformée en conte yé-krik, yé-krak, accompagnée d'un tambour-ka...

Je n'en veux pas à Timar, je n'en veux à personne d'ailleurs, mais cette expérience a été l'occasion de me demander pourquoi les comédiens avaient spontanément laissé croire à Alain qu'une bonne pièce de théâtre antillaise comportait forcément un peu de tambour et un zeste de conte. Même dans une scénographie ultra-contemporaine, j'ai eu le sentiment d'assister à une démonstration de ce qu'est un folklore.

Et cela me fait dire que le piège nous attend tous au détour du bois dès lors que, en terre étrangère, on parle de soi-même, des « mœurs » de ses compatriotes, des habitudes et us de son « peuple » ou de sa « nation », des « incontournables » de sa culture, de sa présumée « unique culture ».

Les Antilles françaises sont en pleine mutation et ce, depuis toujours. Tout va à toute allure.

Nous sommes soumis à toutes sortes de vents : ceux de la Caraïbe anglophone, ceux des Amériques – nord et sud...

Aujourd'hui, nous mourons dans des accidents d'avion au retour du Venezuela.

Nous faisons nos courses à Miami.

Nous achetons nos chaussures à Puerto Rico ou au Venezuela.

Nous voyageons en Colombie.

Nous faisons référence à des auteurs comme Garcia Marquez, Borgès, Jorge Amado, Vargas Llosa, George Lamming, Jamaica Kincaid, Toni Morrison, Derek Walcott, Antonio Lobo Antunes, Nurrudin Farah, Nathalie Sarraute, Jean-Paul Sartre, Mishima, Mahmoud Darwich, Taha Hussein, Naguib Mahfouz et même William Faulkner - comme Édouard Glissant dans son passionnant *Faulkner Mississippi*... - et je ne cite que les plus connus pour aller vite !

Pendant ce temps, les vents auxquels on s'acharne à nous rattacher sont L'Europe et l'Afrique, et à cause de l'Afrique, aux contes du Lion, du Buffle et de la Gazelle, et à cause de l'Afrique aux contes du Petit Poucet et autres Chats bottés ou Cendrillon.

Cette amputation d'une grande part de nous-mêmes est bien regrettable.

Lorsque j'ai écrit *Trames*, j'ai introduit une joute de proverbes entre la mère et le fils.

Cette joute de proverbes équivaut à un concours de reproches, voire d'insultes.

Les deux personnages repoussent le moment de l'acte définitif, irrémédiable, auxquels ils sont enclins depuis le début de la pièce.

On sent bien que quelque chose de violent risque de se produire, peut-être un coup fatal, mais il y a d'abord ce combat de mots, cette première manche, que remporte la mère.

La joute verbale existe dans les veillées mortuaires (celles auxquelles j'ai pu assister ou que j'ai pu entendre dans un disque de mon enfance intitulé *On véyé Boukousou*), cependant, je n'ai pas pensé à la veillée en écrivant cela.

Je me suis juste dit qu'au lieu de faire dire à la mère :

Tu n'es qu'un petit con qui ne se rend même pas compte de tout ce que j'ai déjà fait pour lui,

il serait plus ouvert et mystérieux à la fois d'écrire :

Le bœuf ne remercie jamais son pré !

Plus étrange, plus drôle aussi.

L'effet de cette joute verbale est que le public rit et que la tension retombe.

Les spectateurs – ou lecteurs – ne s'attendent donc plus au coup final et lorsque le fils tue la mère, la salle (antillaise) fait « Ha-ha ! », « Non ! », « Waï ! », et autres onomatopées qui rendent nos salles de théâtre toujours vivantes et frémissantes.

GERTY DAMBURY